

Suite Dépêches.

Bulletin météorologique.

Washington, 22 avril.— Indicateur pour la Louisiane.— Temps...

Proclamation du président annonçant le blocus des ports cubains.

Washington, 22 avril.— La proclamation suivante annonçant le blocus des ports cubains a été publiée aujourd'hui.

Proclamation du président des Etats-Unis.— Attendu que par une résolution conjointe votée par le Congrès et approuvée le 20 avril 1898, et communiquée au gouvernement espagnol, il a été demandé que ledit gouvernement renoncât immédiatement à son autorité et à son administration dans l'île de Cuba, et retirât ses forces de terre et de mer de l'île de Cuba et des eaux cubaines; et qu'il a été enjoint au président, et qu'il a le pouvoir d'employer les forces de terre et de mer des Etats-Unis, ainsi que d'appeler au service des Etats-Unis les milices des Etats en nombre suffisant pour exécuter cette résolution; et

Attendu que pour mettre cette résolution à exécution le président des Etats-Unis juge qu'il est nécessaire d'établir et de maintenir un blocus de la côte nord de l'île de Cuba, y compris tous les ports situés entre Cardenas et Bahia Honda, et le port de Cienfuegos sur la côte sud.

Moi, William McKinley, président des Etats-Unis d'Amérique, afin d'exécuter ladite résolution, conformément à la loi et à la proclamation que les Etats-Unis d'Amérique ont institués et maintiendront un blocus de la côte nord de l'île de Cuba, y compris tous les ports situés entre Cardenas et Bahia Honda, et le port de Cienfuegos sur la côte sud, comme il est dit plus haut, conformément aux lois des Etats-Unis et aux lois des nations applicables à des cas de ce genre.

Des forces effectives seront envoyées afin d'empêcher l'entrée ou la sortie des navires dans les ports précités.

Tout navire neutre approchant ou sortant desdits ports sans connaître l'établissement de ce blocus sera dûment averti par le commandant des forces du blocus, qui inscrira le fait sur son registre, ainsi que la date de l'avertissement; et si le même navire tente de nouveau d'entrer dans un port bloqué il sera saisi et envoyé au port le plus proche, où il sera traité ainsi qu'on jugera nécessaire. Les navires neutres se trouvant dans les ports susnommés à la date de l'établissement de ce blocus auront un délai de trente jours pour partir.

En témoignage de laquelle j'ai apposé ma signature et fait apposer le sceau des Etats-Unis.

Fait en la ville de Washington ce 22e jour d'avril, A. D. 1898, et de l'indépendance des Etats-Unis, la 122e.

WILLIAM MCKINLEY, Par le Président, JOHN SHERMAN, Secrétaire d'Etat.

Exécution.

Chicago, Illinois, 22 avril.— Chris Merry, un individu condamné pour l'assassinat de sa femme, a été exécuté aujourd'hui dans la prison à midi une minute.

Contre-Amiral.

Washington, 22 avril.— Le secrétaire Long annonce cette après-midi que le capitaine Sampson est nommé contre-amiral pro tem. On suppose qu'il sera nommé définitivement à ce grade d'ici quelque temps.

L'escadre volante.

Fort Monroe, Virginie, 22 avril.— En attendant des ordres, c'est à peu près tout ce qu'on peut dire ce matin de l'escadre volante. Les travaux ordinaires ont été exécutés à bord de la même façon que les autres jours. Mais les officiers n'ont pas eu la permission de se rendre à terre. Chacun d'eux est resté à bord la nuit dernière, dans l'attente d'ordres d'un moment à l'autre.

La nouvelle définitive du départ de la flotte de Key West n'a causé que peu de surprise, car il était prévu. Les mouvements de la flotte espagnole à Cap de Verde semblaient plus intéressés les officiers américains. L'impression générale était que l'escadre volante ne partirait pas avant l'escadre espagnole.

Le bruit du détachement du Massachusetts de cette flotte est démenti. Aucun ordre attachant le Massachusetts à une autre escadre n'a été donné.

La tranquillité était plus grande aujourd'hui qu'hier, au point de vue de l'activité sur les navires, du temps et de l'état de la mer. Il y avait un peu d'excitation à terre.

De nombreux curieux se tenaient sur la quai suivant attentivement tous les mouvements à bord des navires de l'escadre. Chaque signal montant au mâât du Brooklyn était interprété comme signifiant quelque chose de terrible.

Vers midi, on s'est finalement aperçu que les navires procédaient à des exercices de tir et ne se préparaient évidemment pas à partir immédiatement.

Des pilotes se tiennent prêts à Fort Monroe à conduire les navires au large au premier signal, les feux sont allumés et les machines prêtes à fonctionner. Les navires peuvent partir au bout d'une heure.

Un des bâtiments de servitude de la flotte, le Saturn, est revenu ce matin de Norfolk avec une pleine cargaison de charbon et d'huile pour l'escadre.

Mesures de guerre.

Washington, 22 avril.— On apprend aujourd'hui au Capitole que le président, au cours d'une conversation, a demandé à des sénateurs leur opinion sur le projet de s'emparer des îles Hawaii et des îles Philippines comme mesure de guerre.

Ceux qui sont en faveur de l'annexion des îles Hawaii ont exprimé l'espoir que le rapport envoyé de San Francisco à cet égard fut fondé.

Le commandant du "Nashville".

Knoxville, Tennessee, 22 avril.— Le commandant Washburn Maynard, du Nashville, qui a tiré le premier coup de canon et a fait la première prise, est originaire de Knoxville. La nouvelle a causé un grand enthousiasme.

Prise d'un navire marchand espagnol.

Washington, 22 avril.— La première prise sur les espagnols est le navire Buena Ventura, qui se rendait de Pascagoula, Mississippi, à Rotterdam avec un chargement de bois.

Le Nashville a tiré un coup de canon à blanc, auquel le bâtiment n'a pas fait attention. Un boulet a alors été envoyé et les vingt hommes de l'équipage du Buena Ventura se sont rendus.

Le Nashville a remorqué sa prise dans le port ce matin à onze heures et a mis des hommes à bord.

Les deux navires sont ancrés dans le courant.

La nouvelle de la prise d'un navire espagnol a causé un grand enthousiasme à Key West. Tous les travaux ont été suspendus et la foule s'est assemblée sur les quais.

Séance de Cabinet à Washington.

Washington, 22 avril.— La séance de cabinet a duré aujourd'hui de onze heures à une heure. La discussion de la proclamation au monde annonçant que le gouvernement des Etats-Unis établira et maintiendra effectivement un blocus des ports cubains a pris un temps considérable. Cette proclamation, préparée par l'at-torney général, a été lue avant l'ajournement, et sera promulguée immédiatement, croit-on.

La résolution relative à l'embargo a été également discutée et finalement approuvée par le président.

Elle entra immédiatement en vigueur. Elle aura pour effet de prévenir le débarquement dans les ports cubains ou espagnols du charbon ou d'autres articles déclarés contrebande de guerre. Les fonctionnaires des douanes recevront l'instruction de ne pas délivrer de papiers de congé à des navires portant des cargaisons de ce genre, et si une fausse déclaration est faite au sujet de leur destination, il ne leur sera pas permis de traverser les lignes du blocus et ils pourront être saisis.

Pendant la séance le général A. W. Greely, chef du service des signaux de l'armée, a été mandé, ainsi que M. Moreau, directeur du bureau local de la compagnie de télégraphie Western Union. La nature des affaires pour lesquelles ces messieurs ont été appelés n'est pas annoncée.

Les membres du cabinet ont discuté de nombreuses questions relatives à la situation actuelle, mais une réserve exceptionnelle a été gardée à cet égard.

Le président et ses ministres considèrent que la guerre est commencée, et aucun moment ne sera perdu pour arriver à une conclusion.

Après la séance le président a fait une promenade avec le secrétaire Alger.

Il n'y aura pas d'autre séance de cabinet aujourd'hui, à moins d'une convocation spéciale par le président.

L'Association de la Réforme Nationale.

Pittsburg, 22 avril.— Le conseil exécutif de l'association de la Réforme Nationale a rédigé un message, qu'il enverra au président McKinley, lui demandant, dans la circonstance critique où l'on entre, de proclamer un jour de prière et de jeûne.

A la Maison Blanche.

Washington, 22 avril.— Le sénateur Davis, président du comité des affaires étrangères, et le sénateur Cannon, de l'Utah, sont allés trouver de bonne heure le Président McKinley. Il s'agissait simplement d'une visite personnelle. Mais ils ont vite demandé un formulaire de déclaration de guerre la quelle elle passerait devant le sénat quelques minutes après midi, heure où expire le délai accordé par l'ultimatum.

Conformément à l'usage, M. Smith, le nouveau maître général des postes a pris le serment d'office à la Maison Blanche.

Le serment lui a été administré par le juge de la cour suprême Shiras, de Pittsburg, un ami personnel du nouveau membre du cabinet.

Après un entretien avec le président, le sénateur Davis a annoncé qu'il ne s'était rien passé de nouveau. Tout marchait d'une façon satisfaisante. Il espérait que le président pourrait, avant la fin de la journée, lancer son appel aux volontaires.

Quant à la déclaration de guerre, elle serait faite demain, après le délai accordé au gouvernement espagnol par l'ultimatum.

Notice du blocus de la Havane.

Washington, 22 avril.— L'avis à toutes les nations annonçant le blocus du port de la Havane a été rédigé, hier, par l'avocat général; il est maintenant entre les mains du secrétaire d'Etat.

Il sera envoyé aujourd'hui aux représentants diplomatiques à Washington.

La question de déclaration de guerre.

Washington, 22 avril.— Le département d'Etat étudie la question de savoir s'il recommandera au Congrès une déclaration de guerre.

A Matanzas.

Key West, Floride, 22 avril.— On annonce sous bonne autorité que la destination de la flotte américaine est à Matanzas. A bord du navire-amiral se trouve le capitaine Arangura, frère du défunt général de brigade Nestor Arangura.

Il pilotera l'escadre à Matanzas. Les pilotes cubains se sont installés à bord des navires après minuit.

Le "Detroit" est parti cette après-midi pour rejoindre l'escadre.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

La Nuit de Pâques, souvenirs historiques. Duguayen, article anecdotique. L'Errante, histoire sentimentale.

Cuisine pour tous. Définitions et Poésies. Simple Idylle, feuilleton. Mondanités, etc., etc.

UNE NOUVELLE VERSION.

Un compatriote d'Ibsen, M. Henrik Pontoppidan, a eu la singulière idée de prendre pour sujet de l'une de ses nouvelles le récit biblique de la création d'Ève. Voici ce qu'est devenu, entre les mains du romancier danois, la version primitive. Le jeune Adam, rassasié de bonheur, s'ennuie à périr dans l'écoumante luxuriance du paradis terrestre. Son isolement l'empêchait de détresse, de lassitude, de méchanceté; tantôt il passait de longues heures étendu dans l'herbe, levant alternativement en l'air l'une et l'autre jambe, imitant, pour se désennuyer, les cris des animaux ou la voix du tonnerre; tantôt il prenait un plaisir pervers à effrayer les oiseaux, à taquiner les ours ou à poursuivre d'innocents écureuils.

Le Seigneur vit sa peine et s'avisait qu'il n'était pas différent des autres et de nature plus noble, il manquait une âme-sœur. C'est pourquoi, s'approchant du premier homme au moment qu'il était endormi, il prit l'une de ses côtes et en forma la femme afin qu'elle fût pour lui une idéale compagne, capable de s'associer à ses sentiments et de comprendre ses pensées. Puis, l'ayant éveillé, «Regarde, Adam, lui dit-il. Voici Ève. Partage avec elle ta vie et sois unis comme il plaît à ton cœur. Il les bénit et les quitta. Lorsqu'il revint, le soir, faire, dans le merveilleux jardin, sa promenade accoutumée, le Créateur voulut revoir l'homme et se réjouir avec lui du pur bonheur qu'il lui avait donné. Il l'appelle et, soudain, un bruissement se fait entendre dans un buisson de lys. Adam paraît en rampant; ses joues flambaient, des feuilles piquaient ses cheveux, il se jette aux pieds du Seigneur, lui saute la main en tremblant et s'écrie: «Père, maître! prends toutes mes côtes et fais-m'en des femmes.»

L'ELEGANCE.

—La très ancienne coutume de distribuer des œufs de Pâques varie selon chaque pays. En Russie, on échange des œufs sous forme de bijoux, de petites broches en orfévrie ou en argent ouvragé, en émail, en onyx, malachite, cristal de roche taillé, agate, même en perles et brillants. Ce petit présent dans lequel on met parfois beaucoup de recharme et d'art, s'échange à profusion, et bien avant le mode des chaînes saintoïr, on les réunissant en les cousant sur un étroit ruban d'or pour en former de longs colliers à plusieurs rangs, qui, chaque année, viennent s'allonger en rappelant le souvenir de tous les amis avec lesquels on les a échangés.

Comme, parmi les œufs dont nous parlons, il en est de véritablement précieux parmi les pierres ou par le travail artistique, on compose ainsi de fort jolies parures réunissant plusieurs centaines de ces délicats petits joyaux.

Monsieur Pierre Borel, lieutenant attaché à l'expédition du Soudan.

Saint-Louis, Sénégal. Et en plus gros caractères: Très pressé.—Faire suivre... —Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-elle, je vous ai tant prié... J'étais si ignorante du mal. Ne les désespérez pas tous à cause de mon péché... Faites que cette lettre arrive à temps! Et le temps passait. On aurait dit que la santé de Lucienne redevenait un peu meilleure. C'est le moral qui semblait toujours profondément atteint. Cette fièvre d'impatience, cette anxiété de toutes les heures, de tous les instants... voilà ce qui ne se calmait pas... qui semblait au contraire augmenter.

Et maintenant, il y avait chez la jeune fille des timidités, des scrupules de réserve qui étonnaient Marcelle parce que jamais, jusqu'à présent «petite sœur» ne les avait manifestés. Pour faire sa toilette, pour changer le moindre vêtement, elle s'enfermait, elle se barricadait... Elle, autrefois si riense, si joueuse, elle qui gaminait des heures entières lorsque le soir elles étaient remontées dans leurs chambres, elle qui avait, comme toutes les jeunes filles, l'orgueil de sa jolie taille... de ses épaules fines et blanches...

de son cou bien attaché... voilà que le moindre allusion de Marcelle... le moindre contact sourd, semblait la faire souffrir... l'épouvantait presque... Et puis, parfois, c'étaient tout à coup des étouffements bizarres... qui la rejetaient, défaillante, dans un fauteuil. —Tu n'es pas trop serrée, cependant, demandait Marcelle... Ton corset ne te gêne pas?... —Serrée!... es-tu folle! Et, à travers sa jupe, soulevant le bas de son buste! —On y glisserait deux mains... Et c'était pourtant vrai qu'il était trop serré... Elle se serrait, depuis quelque temps, d'une étrange façon... sans pitié pour elle-même... sans pitié hélas! pour le pauvre petit être qu'elle comprimait implacablement dans l'état de son corset.

Elle luttait... elle lutterait jusqu'au bout... jusqu'à en mourir... n'attendant plus de secours que de Pierre... Pierre qui allait recevoir sa lettre... qui l'avait peut-être déjà reçue... et qui aussitôt allait revenir... qui revenait... qu'elle allait revoir... qui la sauverait, lui... Ah! que les journées étaient cruellement lentes! Elles n'offraient qu'un soulagement de poignant attrait: le matin... à huit heures... quand le facteur apportait les journaux. On les remettait d'abord au

général, qui les parcourait rapidement, avant de partir pour le ministère... car, à présent, il ne travaillait plus chez lui: l'aventure de Lucienne et de Pierre Borel l'avait guéri de cette habitude. Alors, aussitôt qu'il était parti, elle se précipitait dans son cabinet... et à son tour elle avait des nouvelles... C'est ainsi qu'elle avait suivi passionnément, pas à pas, toute l'expédition du colonel Bonnier... C'est ainsi qu'il y a quelques jours, son cœur — pour la première fois — avait bondi de joie quand elle avait appris l'entrée de la colonne de Tombouctou... ce coup de main si inattendu, si follement téméraire... si heureusement réussi. C'était forcément la fin de l'expédition, cela. Maintenant, il n'y avait plus qu'à revenir, puisque le but était atteint. N'était-il pas encore resté sa lettre désespérée, Pierre allait incontestablement l'avoir entre ses mains.

A continuer. Birep calumet de l'Union Winslow Ce tirage a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIERS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION avec un SUCCÈS PARFAIT. LA MÈRE ENFANT AMOÛLIT SES ENFANTS ET SOULAGE LES DOULEURS QUI SUIVENT LA DENTITION. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Vous pouvez commander le "Birep" sans mandat de l'Union Winslow. N'oubliez pas d'envoyer l'argent sous la forme de

Alors le visage du Créateur s'assombrit.

Il repousse Adam, se détourne de lui. Des nuages noirs s'amoncellent sur le paradis, et le Seigneur, en de graves pensées, regarde les demeures célestes. «Prends ton glaive! commande-t-il au chérubin ailé d'or. Va, cherche l'homme et sa femme, et chasse-les de mon jardin, afin qu'ils aillent mourir de misère et d'inanition dans le désert.»

PEINTURES DU XIVME SIÈCLE.

Dans l'ancienne chapelle de la Chartrreuse de Sainte-Croix-en-Forez, on vient de remettre au jour des peintures du quatorzième siècle. Il subsiste si peu de restes de la peinture française du moyen âge, que cette découverte présente un assez haut intérêt. Cachés sous une couche de badigeon, ces peintures ont gardé une étonnante fraîcheur de coloris; elles ont, dans leur ensemble, une surface de vingt mètres carrés environ, et forment un groupe de quatre tableaux représentant des scènes relatives aux funérailles de Thibaud de Vassalieu, archidiacre de Lyon, et de Cambrai, chanoine de Vienne et de Die, mort le 4 juillet 1327. Un premier tableau figure des châteaux de bout, ayant à leur tête un des leurs tenant un livre, et un novice portant une croix processionnelle. Leur attitude indique que des prières sont récitées. Au deuxième tableau, le Christ en croix est surmonté de deux anges aux ailes déployées, la figure cachée sous un voile. Au pied de la croix, les saintes femmes en grande affliction. A droite, saint Jean debout, un missel à la main, et derrière lui, le centurion à l'œil hautain. Dans la troisième scène, Thibaud de Vassalieu, la tête reposant sur un coussin et coiffée d'une mitre, — privilège des chanoines de Lyon, — est étendu sur son lit de mort. Près de lui, un novice porte une croix processionnelle, tandis qu'un second encense Thibaud et qu'un troisième présente un livre ouvert à un évêque mitré, assisté de prêtres en grand nombre. Au-dessus, deux anges tiennent une draperie d'où sort, à moitié, un jeune enfant symbolisant l'âme de Thibaud. Dans le dernier tableau, un prêtre, la tête nimbée, — saint Thibaud, — implore le Christ et la Vierge Marie en faveur de l'archidiacre agonisant. M. Favarey et Vachy préparent une publication importante relativement à ces belles peintures.

UNE ODYSSEE.

Un vieux républicain, nommé Tibaldi, né à Plaisance et vivant aujourd'hui à Rome, a passé treize ans de sa vie dans la Guyane française dont huit à l'île du Diable. Il a raconté son odyssee à un journaliste, M. Adolfo Rossi. La «Bibliothèque universelle» le résume dans son dernier fascicule. Tibaldi, pris dans une razzia à Paris, fut débarqué à l'île du Diable, le 15 juin 1859. Des rochers nus, point de verdure pour distraire le regard. Ici et là un vieux arbre aux rameaux secs. Quelques misérables cabanes. Partout, l'aspect de la misère et de la désolation. Un soleil qui brûle. Aucun nom mieux approprié n'aurait pu être attribué à cette île. Pendant le jour, on chasse, on pêche. Le soir venu, on fait l'appel et tous les condamnés s'empilent pour dormir dans une salle étroite, étouffée. Tibaldi et ses compagnons n'ont qu'une idée: s'échapper. Mais tout manque, le bois, les clous, les outils. Ils ont des ruses d'Apaches pour se procurer le nécessaire. En pleine tempête, ils entrent jusqu'au cou dans la mer pour arracher les épaves qu'apporte le courant de l'Amazone sous le sable. Après quatre mois d'efforts, ils ont enfin réussi à construire une barque. La nuit du 4 août, date fixée pour l'évasion, ils partent à la grâce de Dieu. Mais un orage jette leur fragile embarcation contre un rocher où elle se brise. Blottis dans les anfractuosités, ils attendent le jour. Bravement, ils s'enfoncent dans la forêt vierge pour gagner le territoire hollandais. Mais ils n'ont pas franchi le premier kilomètre qu'ils voient scintiller des canons de fusil à travers les lianes et les ronces. «Halte! crie-t-on. Ce sont des gendarmes qui, avertis par les indigènes, ont dépêché Tibaldi et ses compagnons. Pendant cinq ans, les malheureux furent gardés à vue sur l'île royale. L'amnistie générale du 26 février 1870 les rendit enfin à leur patrie et à leur famille.

L'abus des mots étrangers.

La Pall Mall Gazette de Londres a entrepris de purifier la langue anglaise et d'en chasser tous les mots étrangers dont beaucoup d'écrivains et surtout les publicistes font, à son avis, un abus regrettable. Pour démontrer le bienfondé de son dire, un de ses rédacteurs a relevé les mots étrangers qui figurent dans les articles de tête du Times de 1891 à la fin de 1897. Ce travail de bénédictin, devant lequel Hercule lui-même eût reculé, a permis à notre confrère de constater qu'en sept ans le Times avait publié 1,500 mots étrangers dans ses premiers articles. L'année 1891 a été, pour le rédacteur de la Pall Mall Gazette, une cause particulière d'amertume, car, dans cette période de temps, il a relevé 319 mots n'appartenant pas à la langue de Shakespeare; il est vrai qu'une consolation l'attendait au moment de terminer sa tâche, car, en 1897 le nombre des mots honnis n'atteignait que 223. En sept ans il a seulement compté 303 articles absolument vierges de mots étrangers.

Et, maintenant, si l'on veut savoir quels sont les mots étrangers qui reviennent le plus souvent sous la plume des leaders du Times, les voici: maximum, personnel, statu quo, coup d'Etat, raison d'être, bourgeoisie, amour-propre, ballon d'essai, a priori. Un seul mot allemand a été employé, c'est hinterland.

En matière de conclusion, notre confrère de la Pall Mall Gazette demande au Times si, dans la langue anglaise, il n'y a pas de mots exprimant la même idée que les mots étrangers que ses rédacteurs emploient si souvent et à tort, suivant lui.

Souscription patriotique.

Nlle-Orléans, Le 18 avril 1898. Nous, soussignés, citoyens de la Nouvelle-Orléans, ayons vu la colonne de la République de nos jours, à un fond devant servir à l'achat d'une cloche en argent qui sera offerte au navire de guerre américain «New-Orléans», à son arrivée dans notre port. J. S. WATTEZ, Ex-Capitaine J. N. B. L. S. M. Gaudier, président du comité des souscriptions. ROBERT STEEL, Chapelain du Seaman's Hotel, trésorier. Sommes reçues: de un cent à un dollar.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$6.00. 6 mois \$3.00. 3 mois \$1.50.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.00. Un an \$7.50. 6 mois \$3.75. 3 mois \$1.87.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00. Un an \$1.50. 6 mois \$0.75. 4 mois \$0.50.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger: \$4.00. Un an \$2.00. 6 mois \$1.00. 3 mois \$0.50.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent adresser aux machines.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par LETTRES SUR EXPRESS.

MOTS DE LA FIN.

L'ami X... voit l'autre jour un homme armé d'une clarinette s'arrêter sous ses fenêtres.

—Donnez-moi quelque chose, monsieur, et je ne vous assourdirai pas avec ma musique.

—Mais non, jouez, cela amusera les enfants.

—C'est que... je ne sais pas jouer.

—Alors, à quoi vous sert cet instrument!

—C'est seulement... pour faire peur.

La vie conjugale: Monsieur — Si je suis obligé de rester plus tard au bureau ce soir, je t'envoierai un mot.

Madame — Pas la peine. Le voici, le mot. Je viens de le trouver dans la poche de ton veston.

Entre voisins: — Pourquoi donc votre enfant, crie-t-il toute la journée comme un sourd, chère madame! —Chère madame, je n'en sais rien moi-même. Ce n'est pourtant pas faute de le fouetter pour le faire taire, le pauvre chérubin.

Un député, légèrement souffrant, fait venir son médecin. — Ce ne sera rien, dit ce dernier, mais il faut absolument garder la chambre. Le député, «distraite» — Hélas! ça dépend de mes électeurs!

m'expliquer ce changement que je remarque aussi en toi... —Il n'y a cependant pas autre chose... Mais, voyez-vous, général, mon chagrin est de tous les jours... de toutes les heures... parce que je vois bien que ma pauvre Lucienne n'est pas encore si malade que désespérée... Elle avait frémé elle-même en disant cela, mais elle était courageuse... et pour sa chérie, peu importe si elle allait affronter une bataille.

Pourtant, à son grand étonnement, à son ravissement plus grand encore, le général lui répondit docement: —Et tu sais pourquoi elle est désespérée?... —Oui, général je le sais.

—Et moi, je n'en doute. Il garda un moment le silence. Puis d'une voix grave: —Ce sont là des choses dont il ne me convient pas de causer avec ma fille... Mais tu peux lui dire qu'il ne faut désespérer de rien quand rien n'est désespéré. Tu peux lui dire que mon amour pour elle, s'il me fait difficile sur le choix de celui qui l'épousera, ne me rend pas injuste vis-à-vis de celui qui donne des preuves brillantes... héroïques... et de la sincérité des sentiments qu'ils éprouvent pour elle... —Dis-lui aussi, ajouta-t-il plus docement, que son chagrin me rend malheureux et que, le jour venu, ce n'est pas moi qui me

mettraï en travers d'une affection... que je ne croyais pas si profonde... —Ah! général, c'est la joie... c'est la guérison que je vais lui apporter... Et elle s'était précipitée dans la chambre de Lucienne... —Chérie... le bonheur est revenu... Les bonnes couleurs vont paraître à tes pauvres joues pâles... Ecoute... écoute... Et, tout d'un trait, elle raconta ce que le général venait de lui dire... —Ah! Lucienne avait poussé un grand cri... un cri de joie assurément... un cri pourtant qui venait de retentir comme un cri de détresse.

Et maintenant, dans les bras de sa sœur elle avait une crise de sanglots et de larmes... —Lucienne, ma chérie, apaise-toi. Sois forte contre la joie. Vois, tous les chagrins se sont envolés. Plus qu'un peu à attendre... —Attends, balbutia Lucienne... —Quelques mois encore... Alons, ma chérie, c'est bien peu quelques mois... —On a le temps d'en mourir, murmura la pauvre petite, si bas que Marcelle ne put l'entendre. Et comme si, tout à coup, elle prenait une résolution: —Eh bien oui, je suis une folle... mais vois-tu, Trésor, je suis aussi une malade... bien nerveu-

se... bien faible. Cette joie inespérée, il faut maintenant que je me familiarise un peu avec elle. Et, en la suppliant: —Je voudrais rester seule un moment pour causer de tout cela avec moi-même pour m'habituer. Je descendrai tout à l'heure, veux-tu... —Ah! ma Lucienne, je sais bien que cette fois, tu ne me feras pas bien longtemps attendre. Et puis je ne suis plus inquiète de toi... Adieu mon mignon, savoure ton bonheur toute seule, comme une égoïste... Moi aussi je suis heureuse! Et refermant elle-même la porte de la chambre de sa petite sœur, elle s'en alla joyeuse avec un bout de chausson aux lèvres. Mais à peine avait-elle disparu que Lucienne, se levant précipitamment, courait sur ses pas fermer à clef cette porte où maintenant, elle était sûre que personne ne pourrait plus entrer.

Alors, allant à son petit bureau de laque, elle chercha à la hâte une feuille de papier à lettre, une plume. Et, frémissante, elle écrivit: «Pierre, mon Pierre adoré, nous avons commis une grande faute. La punition ne s'en est pas fait attendre. J'ai donc d'abord, mais maintenant je ne peux plus me tromper. Et vous, Pierre, vous comprenez bien aussi, n'est-ce pas!

Cette chère petite créature, mon enfant, Pierre, il vit en moi, il tressaille. Pierre, je t'en supplie à genoux, hélas! ton retour! Reviens, reviens tout de suite pour me sauver de la honte... pour me cacher aux yeux de tous... aux yeux de mon père surtout... —Tu le veux, maintenant. Mon désespoir l'a attendri... Il me voit si malade... si triste... il a pitié. Pierre, c'est ta fiancée... ta femme qui t'attend avec angoisse. A quelque endroit que te parvienne cette lettre, ne perds pas un jour... pas une heure. Reviens pour me rendre la vie, car je meurs lentement... Je meurs loin de toi... Je t'aime tant, mon Pierre adoré, je t'ai si complètement pardonné l'heure de folie où peut-être j'ai été encore plus coupable que toi. Et nous pourrions être si heureux! Mais reviens... pendant qu'il est temps encore et que je puis cacher ce qui me ferait mourir de honte et de désespoir. Ta femme qui t'envoie dans un baiser tout... tout son cœur... LUCIENNE.» Elle cacheta, mit la suscription:

A Monsieur Pierre Borel, lieutenant attaché à l'expédition du Soudan, Saint-Louis, Sénégal.

Et en plus gros caractères: Très pressé.—Faire suivre... —Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-elle, je vous ai tant prié... J'étais si ignorante du mal. Ne les désespérez pas tous à cause de mon péché... Faites que cette lettre arrive à temps! Et le temps passait. On aurait dit que la santé de Lucienne redevenait un peu meilleure. C'est le moral qui semblait toujours profondément atteint. Cette fièvre d'impatience, cette anxiété de toutes les heures, de tous les instants... voilà ce qui ne se calmait pas... qui semblait au contraire augmenter.

Et maintenant, il y avait chez la jeune fille des timidités, des scrupules de réserve qui étonnaient Marcelle parce que jamais, jusqu'à présent «petite sœur» ne les avait manifestés. Pour faire sa toilette, pour changer le moindre vêtement, elle s'enfermait, elle se barricadait... Elle, autrefois si riense, si joueuse, elle qui gaminait des heures entières lorsque le soir elles étaient remontées dans leurs chambres,